

## JEAN REVIENT PAS

Mes yeux s'ouvrent et ma conscience avec. En quelques clignements, le flou est remplacé par un plafond blanc délavé et un néon qui me donnent immédiatement mal au crâne. Je regarde autour de moi : des murs blancs et un étrange lit mécanique dans lequel une personne inconnue est plâtrée. Bon sang ! On dirait une chambre d'hôpital... Mais qu'est-ce que je fais à l'hôpital ? J'interpelle le plâtré.

-Dis-moi camarade, on est où là ? Tu peux m'aider ?

Le malotru se retourne... et m'ignore complètement ! Au lieu de répondre, il appuie sur une sorte de petite planche. Une étrange lucarne accrochée au mur commence à diffuser des images en couleurs. Je crois perdre la raison... Un certain monsieur "Musk" y montre une grosse bombonne qu'il semble vouloir envoyer sur la lune. J'écoute le discours de ce soulard, à coup sûr imbibé de gniole frelatée... Quand je vois la lumière du jour qui se lève derrière la fenêtre. Tout me revient d'un coup ! Il faut absolument que je rentre chez moi avant que Rosalie ne se réveille !

J'aperçois une infirmière qui passe dans le couloir, je l'appelle, mais elle ne m'entend pas. Je me précipite hors de la chambre, je l'interpelle à nouveau mais encore une fois elle m'ignore. Pas de temps à perdre, je dois d'urgence retrouver ma femme et je me précipite à la recherche d'une sortie... Les quelques personnes que je croise me font un drôle d'effet avec leurs accoutrements étranges. Ils sont tous hypnotisés par d'autres petites lucarnes qu'ils tiennent dans leurs mains. Ils ne me voient même pas et j'évite de leur parler, pour tout dire, ils me font un peu peur.

Au bout du couloir, je tombe sur une étrange porte vitrée qui s'ouvre toute seule à l'approche des gens... J'essaye de passer mais, devant moi, elle reste fermée. Par chance, quelqu'un s'approche et finalement je sors à sa suite.

À peine quitté cet hôpital de dingue, je me rends compte que dans la rue, ça débloque encore pire : d'étranges voitures circulent à vive allure sans faire le moindre bruit et un immense panneau lumineux fait défiler des réclames. Un énorme sandwich rond me fait de l'œil : « Burger King ? » c'est pas de l'anglais ça ??? Juste derrière, un sigle « Volkswagen » clignote en géant. Foutus boches ! Qu'ils les gardent leurs foutus automobiles ! Je longe le bâtiment de l'hôpital qui reste mon seul point de repère familier. Comment tout peut-il avoir changé aussi vite ? c'est quoi cette histoire de fou !

Au milieu du boulevard, je reconnais la rue de la gare qui, je l'espère, mène encore à la gare. Bien décidé à sauter dans le premier train pour rentrer chez moi au plus vite, je cavale en pyjama d'hôpital, j'ai peur d'attirer l'attention, mais personne ne semble se soucier de moi. Ils ont tous le regard perdu dans leurs drôles de boîtes à images.

J'aperçois enfin la façade de la gare. J'entre et cherche le prochain départ direction « Coussay les Bois », mais tout a changé, les machines à vapeur ne sont plus là, remplacées par d'autres trains sans locomotives. Je ne m'explique pas comment ils avancent... Il y a aussi plein de boutiques de vêtement, des tabacs... Mais pas de guichets ! Que des grosses boîtes qui scintillent avec des noms de villes et des heures. Je finis par saisir que je dois prendre un

bus qui part dans 5min. Pas le temps de réfléchir, je grimpe dans le bus et tente d'expliquer au conducteur que je dois rejoindre ma femme d'urgence. Mais lui aussi m'ignore totalement et démarre sans répondre ! Je tombe sur un siège et ne cherche même plus à comprendre. J'observe le paysage qui défile et me rends compte que le bocage et les bois ont disparu. Ils sont remplacés par d'immense champs plats, qu'est-il arrivé à mon beau pays?

Trois gamins rentrant du lycée descendent à Coussay-les-Bois... je les suis et reconnais enfin mon beau chemin qui n'a presque pas changé... Au bout, je retrouve une vieille ferme... ma ferme ! L'endroit semble presque abandonné. En approchant, je remarque que le mirador qui était posté en haut de la colline n'est plus là. Je suis étonné de ne plus entendre les aboiements des chiens et les hurlements des nazis. Il ne reste que le bruit du vent dans les arbres et le grincement du portail. J'arrive dans la cour et je suis troublé par l'allure de cet endroit habituellement tellement vivant et animé. Tout semble maintenant vieux et abandonné. La charpente de la grange est effondrée et la nature a repris ses droits sur les étables... La maison principale est décrépie, mais la toiture tient encore le coup et la porte est entrouverte... J'entre.

Je reconnais des objets familiers et je me sens enfin rentré chez moi. Des choses ont changé, mais la cheminée est intacte, la table massive est toujours là et ma photo de mariage trône encore en bonne place sur la cheminée. Avec ma jeune épouse de 18 ans nous sourions à l'objectif.

Pour la première fois depuis mon réveil, je me sens un peu rassuré, quand soudain j'aperçois une plaque en marbre, sur la cheminée... Une plaque commémorative comme on en trouve dans les cimetières. « À la mémoire de Jean, Août 1921-Septembre 1942. » Complètement déboussolé, j'observe alors d'autres photos sur la cheminée... Je vois l'image de ma femme. Seule cette fois. Au fil des divers clichés elle semble de plus en plus vieille... Jusqu'à être une vieille... Puis une très vieille femme... Perdu, je remarque alors un exemplaire de la Nouvelle République tombé au pied de la boîte aux lettres. Il m'indique la date du jour : 13 Septembre 2023.

81 ans... Je réalise que j'ai fait un bond de 81 ans dans le passé ! Incrédule, je me tâte le visage, comment pourrais-je avoir 81 ans de plus ? Je m'approche d'un miroir en tremblant... et je me fige en réalisant qu'aucune image ne s'y reflète. Tétanisé, je réalise.  
-Je suis un fantôme.

Une faible voix retentit alors dans la pièce voisine.  
-Qui est là ?

Tremblant, j'entre dans la chambre qu'il me semble avoir quitté la veille et découvre une très vieille femme dans un fauteuil près du lit. C'est la femme que j'ai vu vieillir peu à peu sur les photos... Ma femme. Rosalie.  
Bêtement, comme si 81 ans n'étaient pas passé, je bredouille.  
- Rosalie... Tu es réveillée ? Je voulais rentrer avant que tu ne te réveilles.  
Ma femme reconnaît ma voix.  
- Jean... C'est toi ?

Elle regarde autour d'elle sans me voir, cherchant d'où vient ma voix.

-C'est moi, Rosalie !

Je répète.

-Je suis tellement désolé de ne pas avoir pu rentrer avant que tu ne te réveilles.

Ma femme paraît très agitée.

- Ce n'est pas possible... tu ne peux revenir maintenant... Jean n'est jamais revenu... Je deviens folle et j'entends des voix.

-Je suis là, Rosalie... Où sont les boches ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

-Les allemands ont perdu la guerre et moi, je me suis réveillée seule depuis le jour de ta mort. Les gens ne me parlaient plus. Ils ont dit que tu avais choisi le mauvais camp.

-Quoi !?!

-À l'hôpital ils ont dit que tu étais au volant d'une voiture allemande. Ils ont dit que les résistants t'avaient tiré dessus...

Je m'effondre.

-Ils ont vraiment dit ça ?

Elle baisse la tête.

-Pourquoi as-tu caché la vérité, Jean ?... Que s'est-il vraiment passé cette nuit-là ?

Je raconte alors qu'avec d'autres résistants, j'avais prévu de faire passer une dizaine de personnes de l'autre côté de la ligne de démarcation. Tout se passait bien, nous avons de faux papiers d'identités pour chaque personne et avons réussi à trouver des chemins détournés, des tenues pour se camoufler au mieux dans le noir.

Vient le moment où nous rejoignons le point de rendez-vous. Tout le monde est présent, il est à peu près 21h et il fait nuit noire. C'est l'heure que nous avons choisi pour l'opération car il fait très sombre et il n'est pas question de se faire repérer. Nous partons, mais après 20 minutes au moment où nous arrivons à la rivière : Impossible de traverser ! Le courant est trop fort... Nous devons passer sur un pont pour rejoindre la forêt qui est de l'autre côté de la rivière.

Je briefe donc tout le groupe : il n'est pas question de se faire repérer. Tout le monde traverse mais je m'aperçois en me retournant qu'il reste une personne sur le pont. Je me rends tout de suite compte qu'il y a un problème, je décide donc d'y aller malgré le risque de se faire repérer par les patrouilleurs allemands, je ne me vois pas la laisser toute seule ici. J'arrive à son niveau, elle a le pied complètement coincé entre deux planches du pont. J'essaie de tirer sur sa jambe quand j'entends un bruit de moteur... Une voiture allemande arrive !

Je dis au réfugié de quitter sa chaussure et je crie aux autres de s'enfuir. Tout le monde s'éparpille comme si on avait donné un coup de pied dans une fourmilière.

Les Allemands sautent hors de leur véhicule et commencent à tirer en beuglant, je me prends une balle dans le dos et tombe dans les herbes. Par miracle, ils n'ont pas vu que j'étais tombé dans le fossé. Je reste allongé faisant le mort jusqu'à ne plus entendre de bruit... À quelques mètres, je vois la voiture des Allemands abandonnée... Le moteur tourne encore... Il me vient l'idée de prendre le véhicule pour fuir. Je monte, démarre... Et m'éloigne à vive allure, soulagé d'échapper aux boches.

Mais de kilomètre en kilomètre je me sens de moins en moins bien je vois que je commence à voir trouble, à fermer les yeux en perdant de plus en plus de sang... Mes souvenirs deviennent de plus en plus flous... Je me souviens d'être arrivé devant l'hôpital, puis plus rien jusqu'au moment où je me suis réveillé ce matin dans ce monde de fou.

Rosalie secoue la tête, incrédule. Sous le choc.  
-Je ne peux pas croire cette histoire.

Je réalise qu'en voulant la protéger, qu'en ne disant rien de mon secret. J'ai commis une terrible erreur, une erreur qui l'a fait souffrir toutes ces années.

-C'est la vérité. Regarde dans le conduit de l'ancienne cheminée. Si elle est encore là, tu trouveras une valise verte.

Elle se lève et fouille dans le conduit condamné. Après quelques efforts, elle en sort une très vieille valise verte. Elle l'ouvre, et découvre les papiers et les photos abandonnées par ceux à qui le réseau fournissait de faux documents.

- Tous ces papiers, ce sont ceux des centaines de fugitifs que j'ai fait passer en zone libre.

Rosalie comprend que l'histoire est vraie.

-Je me sens tellement légère.

Elle ferme les yeux et s'éteint, sereine.

Sur la cheminée, les mariés de la photo s'animent, ils se sourient avant de tourner le dos et de partir ensemble en s'effaçant lentement du cliché.